

FERD. GAGNON,

Rédacteur, et Gérant pour les États de la Nouvelle-Angleterre (Vermont, Maine, New-Hampshire, Massachusetts, Connecticut et Rhode-Island) et l'État de New-York.

WORCESTER, MASS. JEUDI, 20 JUIN, 1872.

ÇA ET LA.

Ulysse S. Grant et Henry Wilson sont les deux candidats du parti républicain pour les charges de Président et Vice Président de la République.

C'est un ticket redoutable. Grant a pour lui le militaire, les officiers publics et le gros du parti républicain : Wilson est très populaire parmi les ouvriers. Il y a 30 ans, Wilson travaillait dans une manufacture de coton à Great Falls, N. H.

Comme on le voit, c'est un ouvrier parvenu. Il devra invoquer cette transition, de la manufacture au Congrès, auprès des masses, et les ouvriers ne manqueront pas de l'approuver et de lui accorder leurs sympathies.

Toutefois, la lutte sera rude si les démocrates se rallient au ticket des réformistes.

Greeley et Brown avec le vote sudiste, tout le parti démocrate des États de l'Est, de New York et de l'Ouest, et la fraction considérable des républicains mécontents en leur faveur, seront de redoutables adversaires aux candidats de la présente administration.

Le *World* de New-York, le principal organe du parti démocrate qui, jusqu'aujourd'hui, s'est opposé au ticket réformiste doit, dit-on, tourner les cartes, et prôner maintenant de toute sa puissante influence, les nominations de Cincinnati.

La Convention de Baltimore du 4 juillet nous apprendra la vérité sur toutes ces conjectures.

Vu l'incertitude du résultat final, qui ne sera connu qu'en novembre prochain, les affaires commencent à ralentir. Cette stagnation est du reste habituelle à chaque retour d'élection présidentielle.

Madame John Tyler, veuve de l'ex-Président de ce nom, sa fille et sa petite-fille, se sont converties récemment au catholicisme, à Georgetown, D. C.

James G. Bennett, fondateur du *Herald* de New-York, a reçu les derniers sacrements de notre religion des mains de l'archevêque McCloskey. M. Bennett était depuis longtemps libre-penseur.

Ces doubles conversions font de l'éclat parmi nos frères séparés.

On a récemment sondé les profondeurs de nos grands lacs, voici le résultat des ingénieurs :

Le lac Michigan a 1,800 pieds de profondeur ; le lac Supérieur, 900 pieds ; le lac Ontario, 500 pieds, et le lac Érié, 120 pieds.

L'abbé Chandonnet, ci-devant principal de l'École Normale de Québec et maintenant missionnaire aux États-Unis, doit bientôt publier une histoire de la Congrégation Notre-Dame des Canadiens de Worcester, Mass. Bien que le titre de l'ouvrage semble indiquer le récit d'événements se rattachant à la seule Congrégation de Worcester, le travail de l'abbé Chandonnet traitera des Canadiens émigrés en général. Ce sera un livre précieux en renseignements et en aperçus profonds, si nous en jugeons d'après la table des matières qu'on a eu l'obligeance de nous montrer. Le livre de l'abbé Chandonnet devra faire connaître les Canadiens émigrés à leurs frères du pays natal.

Ce volume aura 200 pages et plus. Les premières éditions devront s'écouler rapidement.

Le sujet du livre, le nom de l'auteur, sont des garanties de popularité et de succès.

FERD. GAGNON.

EN FUMANT.

A L'UNIVERSITÉ HARVARD.—Un professeur.—Quel est le plus délicat des sens?—L'élève.—C'est le toucher.—Le professeur.—Démontrez par un exemple.—L'élève.—Ma lèvre peut sentir ma moustache, qui est invisible à l'œil nu!!!

La véritable philosophie consiste à faire, à apprendre et à enseigner tout le bien possible, à bien supporter les contrariétés de cette vie et à jouir avec reconnaissance de tous les plaisirs honnêtes que Dieu a mis à notre disposition.

L'année dernière, plus de deux mille nouveaux romans ont été publiés en France. L'Italie a produit 36 nouveaux opéras.

A Berlin, il y a vingt médecins du sexe féminin. Ces femmes sont en grande renommée ; avec leur clientèle, elles ont fait plusieurs fortunes.

Joli dialogue entre un juge et un meurtrier condamné à mort :

Le juge.—Prisonnier, avez-vous quelque chose à dire avant que sentence de mort soit prononcée contre vous ?

Le meurtrier.—Je veux être pendu de suite, le plus tôt sera le mieux, afin que je paraisse devant un juge autrement fort en loi et en justice que Votre Honneur.

PERSONNES AIMABLES.—La jeune fille qui laisse tout l'ouvrage à sa mère de peur de se salir les mains, la demoiselle qui porte des souliers fins les jours de pluie, le jeune homme qui a honte de paraître dans la rue avec son père.

GENS INDUSTRIELS.—La jeune femme qui lit des romans dans son lit, l'ami qui est toujours occupé quand vous allez lui rendre visite ou qui n'a jamais le temps de répondre à vos lettres.

GENS HUMILES.—Le mari qui fait le beurre de sa femme, la femme qui cire les bottes de son mari et l'homme qui croit toujours que vous lui faites trop d'honneur.

GENS PERSÉCUTÉS.—La femme par son tyran de mari, les enfants par leurs parents et leurs professeurs, les pauvres par la société entière.

GENS TIMIDES.—Un amoureux prêt à risquer la demande, un équipage avec un cas de choléra à bord.

PETITES GENS.—Celui qui se moque des malheureux et l'abbonné qui refuse de payer son journal.—Cette dernière classe est trop largement représentée.

GENS MALHEUREUX.—Les vieux garçons et les vieilles filles.

GENS SENSIBLES.—Vous et moi!!!

COURTE-HEUSE.

FAITS DIVERS.

TRAGÉDIE.—Nous lisons dans le *Courrier de San-Francisco* : Nous avons sommairement mentionné le meurtre d'une jeune fille à l'île aux-Anges et le suicide de son meurtrier.

C'est à Camp Reynolds que le crime a été commis. Camp Reynolds est un poste établi à l'extrémité occidentale de l'île, au centre d'une petite vallée qui commande l'entrée de la baie. La garnison se compose de plusieurs compagnies d'infanterie, au nombre desquelles se trouve en ce moment la compagnie H, du 12^{me} régiment, qui a reçu ces jours-ci l'ordre de se mettre en route pour Camp McDermott. A cette occasion, les soldats des autres compagnies décidèrent de donner une fête avant le départ de leurs camarades, et d'y inviter les femmes et les filles des soldats de la garnison.

Jeudi avait été choisi pour le jour de la fête, qui comprenait une représentation d'amateurs, un bal et un souper. Au nombre des invités se trouvait une jeune fille de seize ans, fille d'un musicien nommé J. Spohr, récemment entré au service. Miss Spohr, après être restée quelque temps employée à San Francisco, avait rejoint ses parents il y a un mois environ. Depuis lors, elle avait fait la connaissance d'un sergent de musique nommé Fritz Kiemmel, qui s'était épris d'elle dès le premier jour. Ce que l'on sait des sentiments de la jeune fille à l'égard du sergent est assez vague ; mais il semble qu'elle ait été peu touchée de ses attentions.

Le jour de la fête arriva. La représentation eut lieu et le bal commença sans accident. Vers minuit, une cinquantaine de personnes, parmi lesquelles miss Spohr, son père et Kiemmel, prirent place pour souper à une table qui avait été dressée dans une baraque voisine de celle où l'on dansait.

A table, miss Spohr se trouva placée à la gauche d'un sous-officier, qui avait à sa droite une autre jeune fille. De l'autre côté de la table, et juste en face, se trouvaient le père et Kiemmel.

Les commencements du souper furent fort gais. Les jeunes filles principalement, se livraient sans contrainte au plaisir ; elles riaient, plaisantaient, échangeant tout haut des observations qui contribuaient à entretenir la bonne humeur générale. Tout le monde était bien loin de supposer alors ce qui allait arriver.

On était à peu près au milieu du souper, quand miss Spohr se pencha derrière le sergent, son voisin, pour dire quelques mots à demi-voix à la jeune fille que ce sous-officier avait à sa droite. Presque au même instant, on vit Kiemmel se lever et se diriger vers la porte. Il sortit sans que personne songeât à s'en préoccuper.

Un moment après, il rentra, s'avançant vers miss Spohr, qui lui tournait le dos, il sortit de dessous ses vêtements un revolver, et plaçant le canon à la hauteur de la tempe de la jeune fille, lâcha la détente.

Tout cela s'était passé avec la rapidité de l'éclair. La pauvre enfant s'affaissa sur sa chaise sans jeter un cri. La surprise des assistants fut telle que pendant une minute ils restèrent cloués à leur place, muets d'épouvante et d'horreur. L'assassin fit alors quelques pas en arrière, et avant qu'on ait eu le temps de deviner ses intentions, éleva délibérément le pistolet à la hauteur de sa tête et se fit sauter la cervelle.

La scène qui suivit défie toute description. Spohr se précipita sur le corps de son enfant ; il la prit dans ses bras en l'appelant des noms que la tendresse et le désespoir lui suggéraient. Mais il ne devait plus entendre la voix de sa fille. Dix minutes plus tard, miss Spohr rendait le dernier soupir sans avoir repris connaissance.

Quant à Kiemmel, sa mort avait été instantanée.

Cet homme était originaire d'Allemagne. Parmi ses camarades, il passait pour un surnois, et personne ne l'aimait, quoiqu'il fût d'un caractère assez tranquille. Il était âgé de 25 ans.

Miss Spohr était née en Australie. Elle n'habitait la Californie que depuis neuf mois.

Emile Andrea, de Sarrebourg, département de la Meurthe, se trouvant, il y a quelque temps, sans occupation à New-York, se rendit à Danbury (Connecticut), où il fit le métier de charbonnier. Plus tard, sur le conseil d'un de ses amis, Andrea et sa famille, composée de sa femme, nommée Léonie Pierre, et de ses deux enfants, Joséphine et Léon, revinrent à New-York, mais l'ouvrage manquant encore, ils vécurent dans un état voisin de la misère, Andrea étant réduit, pour subvenir aux besoins de ses enfants, à accepter les travaux les plus pénibles et les moins rémunérés. Sur ces entrefaites ils se lièrent intimement avec un ingénieur nommé Lucien Tartière, qui compatit à leur malheur, et s'efforça de les assister dans leur détresse.

Au mois de janvier dernier, Emile Andrea fut atteint par la petite vérole et transporté à l'hôpital, dont il ne sortit que le 5 avril. La première chose qu'il apprit fut que, pendant sa maladie, Tartière vivait sous le même toit que sa femme. Il fit tous ses efforts pour ramener cette malheureuse à de meilleurs sentiments, mais sans y réussir. Alors il se sépara d'elle et fut travailler comme terrassier sur le chemin de fer de l'Érie.

Le 24 mai, Tartière s'installa, avec la femme et les deux enfants de son compatriote, dans la maison no. 339 Vingt-unième rue Est. Andrea vint encore à diverses reprises trouver l'épouse infidèle lui promettant d'oublier ses torts si elle consentait à revenir à ses devoirs. Toutes ses tentatives échouèrent.

En désespoir de cause, il fit rédiger un acte de séparation et se rendit hier matin auprès de sa femme pour le lui faire signer. Mme Andrea se trouvait chez une de ses amies, Mme Emma Vacher, no. 415 Quinzième rue Est, quand son mari ar-

riva avec l'acte de séparation à la main et la pria de venir le signer au consulat de France. Mme Andrea, ayant lu l'acte qui était présenté, le rendit à son mari en disant qu'il ne valait pas le papier sur lequel il était écrit et qu'elle ne le signerait pas. Son mari, insistant d'un ton menaçant, elle eut peur et se sauva le long de la première avenue. Andrea courut après elle, l'atteignit et lui tira un coup de pistolet à bout portant au-dessous de l'oreille ; elle tomba raide morte.

Après s'être ainsi fait justice lui-même, Emile Andrea n'a pas cherché à se sauver et s'est laissé arrêter sans résistance par quelques témoins du meurtre, qui l'ont conduit à la station. En y entrant, il a déclaré qu'il lui était indifférent qu'on le pendit, attendu qu'il a conscience d'avoir fait son devoir. De sa cellule, il a écrit la lettre suivante à M. Domaneau :

« Vous connaissez la conduite de ma femme. Je l'ai tuée, uniquement à cause de sa mauvaise conduite. Je vous prie de rendre à mes enfants le plus grand service en votre pouvoir, qui est de les envoyer en France. »

Toutes ces circonstances indiquent qu'Emile Andrea n'est pas un criminel, mais un homme qui s'est laissé emporter à un mouvement d'exaspération trop facile à comprendre. Nous espérons que la justice sera indulgente et le rendra vite aux deux pauvres enfants qui plus que jamais ont besoin de lui.

Les innombrables serpents vénéneux qui infestent les Indes, sont une grande calamité pour ses habitants. Le plus courageux craint leur présence, car on peut les rencontrer à chaque pas. Le plus gros de ces reptiles est le boa-constrictor, mais les naturels ne le considèrent pas comme le plus redoutable parce que sa morsure n'est pas vénéneuse, et que son énorme grosseur diminue le danger d'une surprise.

Ne requérant de la nourriture qu'à de longs intervalles, le boa-constrictor, comme presque tous les autres serpents, passe la plus grande partie de sa vie recourbé en spirales et endormi, ou dans un état de stupeur. Dans cet état, s'il est gorgé d'aliments depuis peu, on peut en venir à bout sans trop de danger ou de difficulté. Quand il est en état d'activité, c'est de la folie que de vouloir l'attaquer. Quand il devient affamé, le serpent devient d'une activité fébrile, qui contraste avec son état d'inertie quand il est repu.

Pour guetter sa proie, il s'attache à une branche, et quand quelque quadrupède passe près de l'arbre, il s'élançait dessus, l'enlace de plusieurs plis et avec une telle force, que les os se brisent, puis il l'étouffe. La victime jette quelques cris et expire.

Le serpent alors avale par morceaux la carcasse de l'animal qu'il vient de broyer.

VARIÉTÉS.

Signes de l'approche de la pluie :—Le chat tourne le dos au feu et se frotte la tête ; le coq chante souvent et bat des ailes ; les bêtes à cornes reniflent et se blottissent dans les coins ; l'âne secoue les oreilles ; les canards, les oies, les dindons, font un grand vacarme ; les hirondelles rasent la terre et l'eau ; les oiseaux se réfugient dans les haies ; les fourmis redoublent d'activité ; les vers sortent de terre ; la corneille noire croasse ; les pores se roulent dans la litière ; les abeilles ne s'aventurent pas loin de la ruche.

Il existe aux États-Unis un journal à l'usage des gens qui veulent se marier. On y trouve des annonces charmantes. En voici deux prises au hasard :

« Un jeune gentleman, âgé de 21 ans, cheveux noirs, des moustaches et des favoris en espérance, haut de six pieds, des mains et des pieds magnifiques, est l'objet de l'admiration universelle ; son cœur n'a pour ainsi dire jamais parlé. N'aurait-il trouver une jeune dame de 19 ans, haute d'environ six pieds, les yeux bleus, le teint coloré et des principes, la chevelure blonde. On ne tient pas à l'argent. Il ne faut qu'un cœur aimant, mais c'est indispensable. »

« Lucy ne voudrait pas se vanter elle-même, mais que faire ? Elle a 33 ans, l'air jeune ; ses amies louent sa grâce, son charme, sa dignité ; elle a certainement bon caractère, elle est belle et aimante. Elle pense qu'elle pourrait s'entendre avec les numéros 2,610, 2,529, 2,580, si les gentlemen sont bien nés et ont une position.—Pour toutes les particularités, s'adresser à l'éditeur du *Matrimonial-News*. »

Un créancier à Indianapolis a fait servir une action à une veuve, pendant les funérailles ; les gens voulaient le lyncher.

Un américain vient de prendre des procédés contre sa femme pour l'empêcher de mettre une tombe sur le corps de son premier mari.

COMBIEN NOUS DEVRIONS ÊTRE RECONNAISSANTS.—Presque tous les désordres du corps humain peuvent être distinctement retracés dans l'impureté du sang. La purification de ce fluide est le premier pas vers la santé. La médecine Indienne si universellement connue comme Grand Remède et Pillules Shoshonees, se recommande d'elle-même à l'attention de ceux qui souffrent. Aucune conséquence nuisible ne peut résulter de son usage. Aucune erreur ne peut être faite en l'administrant. Dans les cas de Scrofule, bronchites, indigestion, dyspepsie, maux du foie et des poumons, rhumatisme, les effets les plus bienfaisants ont été et doivent toujours être obtenus au moyen de la puissance efficace de cette Médecine Indienne sur le système. Les personnes dont la vie a été rendue à l'aisance, à la vigueur et à une parfaite santé par le Grand Remède et Pillules Shoshonees après l'infructueux essai de tous les remèdes pharmaceutiques, attestent ce fait.

3-22e

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

DECÈS.

A la Pointe St. Charles, près de Montréal, Dame Marguerite Magnand, épouse de Louis R. Goodwell, à l'âge de 38 ans.

A Montréal, le 11 courant, à l'âge de deux mois et vingt-quatre jours, Joseph-Charles-Eugène, enfant de J. Perreault, marchand, et frère jumeau de Joseph-Septime-Alfred, d. c. de le 4 avril dernier.

MARCHÉ DE LA SEMAINE DERNIÈRE.

FARINE.	
Farine de blé de la campagne par 100 lbs.	\$3 40 à 00 00
Farine d'avoine en quart.	5 30 à 5 50
Farine de blé-d'inde en poche.	1 40 à 1 50
Sarrasin do.	2 20 à 2 30

Les autres produits des marchés n'ont subi aucun changement quant aux prix.

Le beurre frais a subi une baisse légère cependant.